LORAND (*Georges L. - A.*), Journaliste (Namur, 14.5.1860 - Aix-les-Bains, 31.8.1918).
Georges Lorand, journaliste et député libéral, fut hostile aux entreprises de Léopold II en Afrique.

Tous les partis, sans aucune exception, ont compté des adversaires plus ou moins énergiques de l'expansionisme léopoldien. M. de Lantsheere, un des chefs de la droite, n'éprouvait pour cette nouveauté insolite dans la vie d'un petit peuple qu'une médiocre sympathie. Le journal catholique *Le Patriote* faisait campagne contre l'Etat Indépendant du Congo. Félicien Catier et le Révérend Père Vermeersch la soumièrent à un examen qui fut loin d'être bienveillant. Et dans le parti socialiste, le plus réputé pour son culte de l'unité et de la discipline, on vit M. Vandervelde être le seul partisan de l'annexion du Congo.

L'opinion publique redoutait à la fois les aventures financières et les complications internationales.

Le fait que Léopold II était à la fois en Belgique un souverain constitutionnel et un monarque absolu au Congo était considéré par beaucoup comme une menace pour la démocratie. Ce mot ainsi que celui de « justice » et de « liberté » n'étaient pas vides de sens pour Georges Lorand. Et à plusieurs reprises des hommes les plus respectueux de la personne du Roi témoignèrent de leurs appréhensions devant l'apparition d'une sorte de pouvoir personnel.

Georges Lorand avait fait des études remarquables, notamment à l'Université de Bologne. C'était un polyglotte. Dans son pays si casanier, il avait réussi à élargir son horizon. Il connaissait bien les problèmes internationaux, ce qui, à cette époque, était assez rare parmi les hommes politiques. Il en mesurait avec promptitude les implications lointaines. Son expérience de la politique extérieure était fécondée par de précieuses amitiés qu'il avait nouées à l'étranger, notamment dans les Balkans, et avec Georges Clémenceau.

Comme journaliste, sa technique d'expression était positivement fantastique. Il fut un des précurseurs de la phrase qui semble ne devoir jamais finir et qu'on retrouve dans l'œuvre de Marcel Proust. Son style était torrentiel. L'écrivain s'y livre avec la syntaxe à une véritable course d'obstacles. Et le lecteur tremble sans cesse de la voir trébucher. Cette forme d'expression est la traduction même de la véhémence de ses convictions et de la pureté d'un cœur qui n'a jamais faibli, que les défaites ne pouvaient faire fléchir.

Georges Lorand, volontiers impétueux devant les auditoires populaires, s'était

admirablement adapté à l'art oratoire parlementaire. Tous ses discours témoignent du scrupule juridique, du respect du fait. Sa redoutable dialectique s'accommodait fort bien de modération et d'objectivité. Toujours il fit bonne mesure à ses adversaires. Les Gouvernements de l'époque tentèrent vainement de se soustraire à ses interrogatoires. Ils invoquèrent tour à tour les négociations diplomatiques dans lesquelles ils étaient engagés et que des débats publics pouvaient compromettre; ils invoquaient aussi le statut d'union personnelle qui existait entre la Belgique et l'Etat Indépendant du Congo. Bien qu'il fit preuve d'une discrétion remarquable à l'égard des intérêts supérieurs de son pays, le député radical était allergique à ces subtils alibis.

Dans toutes ses interventions, on voit reparaître avec insistance une revendication essentielle: le droit de l'opinion publique de contrôler l'Exécutif par la presse et par le Parlement. Il est hanté aussi par la crainte des complications internationales. Il a peur que les entreprises de Léopold II ne nous aliènent des amitiés dont nous ne pouvons nous priver. Il dénonce l'agiotage, l'expropriation de la petite bourgeoisie par les spéculations boursières. Il s'inquiète des répercussions pour les finances publiques. Il n'ignore pas que Léopold II emploie avec une virtuosité incomparable toutes les ressources du capitalisme moderne. Ce régime avait abouti à des abus en Belgique. Georges Lorand les retrouvait décuplés en Afrique. Mais il fait preuve de réalisme, lorsque, parlant des pratiques inhumaines qui ont si gravement nui à la réputation de l'œuvre coloniale au début, il constate, avec une mélancolie désabusée, qu'elles sont le cortège inévitable de la pénétration blanche dans les territoires de l'Equateur. Il ne trouvait pas d'excuse au fait que ces déplorables procédés se retrouvaient dans d'autres colonies. Il dédaignait les accusations de ceux qui tentaient de le représenter comme ayant partie liée avec l'étranger. Il avait trop de finesse d'esprit et une pensée trop agile pour ne point voir derrière des protestations indignées, inspirées par l'idéalisme, des mobiles sordides et inavouables.

À plusieurs reprises, il força le Gouvernement à fournir des documents qui n'étaient pas mutilés. Il dénonça avec vigueur le fait que des décisions importantes étaient prises sans en informer les législateurs.

L'alluvion du temps à recouvert cette période à la fois grisante et attristante. Aujourd'hui, avec le recul d'un demi-siècle, on peut juger avec plus d'objectivité et de sérénité. De part et d'autre, les polémiques ont été dépouillées de leurs outrances.

Georges Lorand, emporté par son élan généreux et désintéressé, a confondu dans la même critique les méthodes et les principes de la colonisation. Mais ceux-là mêmes qui, peut-être sans équité et avec beaucoup de légèreté, font complaisamment le bilan de ses erreurs, sont-ils eux-mêmes exempts de tout reproche? Personne ne pourra le soutenir.

Georges Lorand avait, peut-être, de la colonisation une conception surannée à la Jean-Jacques Rousseau.

Mais les réquisitoires passionnés qu'il a prononcés, il y a plus d'un demi-siècle, contenaient une grande part de vérité. Le comte Louis de Lichtervelde, qu'on ne peut soupçonner d'hostilité systématique envers Léopold II, dans son livre sur ce grand monarque, en a fait courageusement le bilan.

Il constate que le tort de Léopold II fut de transformer en système ce qui n'aurait jamais dû être qu'un expédient temporaire. Il reconnaît que la construction du chemin de fer des Cataractes, si vivement combattue par Georges Lorand, avait entraîné des mécomptes. Il ajoute que la constitution du domaine privé, et plus tard de la fondation, avait abouti à constituer un Etat dans l'Etat. Et l'on n'est que plus surpris de voir le comte Louis de Lichtervelde, et même un homme d'Etat socialiste comme Louis Bertrand, parler d'une socialisation des richesses au Congo. C'est là pour le moins un étrange abus des mots. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'en matière de socialisation, le socialiste Louis Bertrand se contentait de peu.

Le comte Louis de Lichtervelde croit que le reproche principal que l'on peut faire à Léopold II c'est de ne pas avoir évolué suffisamment à mesure que l'Etat Indépendant croissait en force et en richesse. Et le biographe du Roi ne nie par les excès de la fiscalité et les erreurs fâcheuses dans la pratique administrative. Quand le comte de Lichtervelde dit que « malheureusement le Roi n'était pas sans subir la déformation qu'inflige presque toujours à l'esprit le mieux équilibré l'exercice d'un pouvoir sans limite »; quand il ajoute que « c'est le sens de la mesure qui manqua parfois à ce grand inventeur », ne fait-il pas un écho lointain aux soucis et aux anxiétés que Georges Lorand exprima avec une véhémence aussi loyale que passionnée? Ce fut l'honneur d'hommes comme Georges Lorand d'avoir désespérément lutté pour la bonne réputation de leur pays. Si l'on n'a pas persévéré dans de funestes méthodes, c'est à lui, et à ceux qui pensaient comme lui, qu'on le doit.